

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an. 6 fr. »
Six mois. 3 fr. »
Trois mois. 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.
Trois mois. 2 fr.

A l'Assassin !

Pendant six mois, il attendit dans sa cellule l'arrêt qui devait le laisser vivre ou le livrer au peloton d'exécution. Tout de même, il ne pensait pas que pour avoir éraflé, à l'aide d'un canif, l'épiderme d'un sergent, on le fusillerait !

On l'a fusillé pourtant !

On a osé prendre ce malheureux dans la prison où il vivait en compagnie d'un moineau qu'il apprivoisait, on a osé le mener devant les autres soldats désignés pour la sale besogne, et puis, on l'a tué, en grande cérémonie, en musique, et, devant son corps troué par les balles des lebel, les troupes ont défilé, pour l'exemple !

Car c'est un salubre exemple pour toi, fils d'ouvrier, fils de gueux, soldat d'un sou, que ce cadavre allongé sur le sol ; il semble te dire : « Regarde-moi, vois comme je suis horrible, vois le sang qui gicle des trous que m'ont fait les douze balles de mes camarades, vois donc, regarde bien ; tout à l'heure, j'étais comme toi, je vivais ; à présent je ne suis plus qu'une pauvre chose inerte, épouvantable ; on m'a fusillé parce que je n'ai pas été bien sage. Si tu tiens à la vie, toi, sois sage ! »

Le cadavre a raison : il faut être sage, c'est le secret de vivre vieux ; il faut se laisser aller, tout bonnement, tout bêtement, subir toutes les vexations, les insultes, passivement, sans murmurer, être l'instrument docile auquel aucune besogne ne répugne, ne jamais se révolter.

Voilà la ligne de conduite qu'il faut adopter, si l'on tient à la vie, quand on est soldat. Au contraire, si, dans un mouvement d'impatience on envoie promener le gradé imbécile qui se plaît à vous tourmenter, oh ! alors, ça ne traîne pas : on vous expédie à Biribi, et là-bas, c'est l'agonie dans les silos, sous le tombeau, à la crapaudine ; c'est la faim, la soif, les tortures raffinées qu'inventent les chaouchs — il faut bien rire un peu — et la mort, si vous esquissez un geste de défense.

Votre père, votre mère pleurent, ils implorent, ils supplient que l'on vous épargne ; vous êtes leur enfant, ils vous aiment de tout leur cœur, de tout leur sang. Eh bien, si vous croyez que les larmes et la douleur ont le don d'émouvoir les cent vingt kilos de gélatine présidentielle, vous vous trompez.

Le premier magistrat de France signe l'arrêt de mort et pense à sa récolte du Loupillon.

Aussi, qu'êtes vous ? pour la clique des galonnés et les légumes du gouvernement, peu de chose ; un troupeau que l'on mène à coups de fouet, des bêtes que l'on tue quand elles grognent, de la chair à usines, à canons, de la viande matriculée.

Et l'on parle d'apaisement, de concorde.

Fallières se promène, exhibe un peu partout son élégante silhouette, les ministres inaugurent des statues, des maires, prononcent des discours, promettent des croix. Est-ce qu'ils ont le temps de s'occuper de Duléry, qui est là-bas dans sa prison en compagnie de son moineau. « Qu'allons-nous faire de ce con-

damné à mort ? demandent, un jour, les geoliers. »

— Diable ! c'est vrai, dit le général Brun, on ne peut pas le nourrir indéfiniment à ne rien faire.

— Oui, qu'on le fusille, dit Briand.

— Qu'on le fusille, baille Fallières. Duléry est fusillé, Robin et Zimmer sont assassinés, Biribi continue, la liste des martyrs s'allonge chaque jour ; ça va-t-il durer longtemps encore ?

Peut-être bien, puisque le peuple, ce peuple qui fit pourtant des révolutions, ne dit rien, laisse assassiner ses enfants.

Ah ! si nous étions cinq cent mille pour crier : « A bas Biribi ! » près du Palais de l'Elysée, lequel n'est pas loin du ministère de l'Intérieur. Si nous nous en allions boulevard Saint-Germain et rue Saint-Dominique, aubader le général Brun, si nous nous montrions résolu, si nous sortions la colère des grands jours, vous verriez : ça ne traînerait pas ; Biribi n'en aurait pas pour longtemps, les conseils de guerre non plus, et toute la galonnaille remiserait bien vite sa morgue.

Mais l'on ne dit rien, — ou peu de chose ; à Paris, les flics giflent les femmes qui ont l'audace de se mettre en grève ; en Algérie, on assassine, on torture, les chaouchs sont plus féroces, plus ignobles que jamais, et l'on accepte tout, on est heureux de vivre en république.

Elle est pourtant propre cette république, avec sa cour de courtisans éhontés, de profiteurs malpropres, avec ses Briand, ses Lépine, et toute la sequelle d'agioteurs, d'affameurs. Ah ! oui, elle est jolie la République !

Nous râtons sous la botte du flic, nous sommes à la merci des maîtres que nous nous sommes donnés, à la merci de ministres renégats, à la merci de la rousse, à la merci des chaouchs.

— « Ta tête ne me revient pas, allons ! à la crapaudine. Tu murmures, attends un peu, je vais te caresser l'échine avec mon gourdin. Tu te rebiffes, pan ! une balle dans la peau. »

Voyons ! allons-nous sortir de notre apathie, allons-nous songer à nous défendre, allons-nous redevenir des hommes ?

Où bien, faut-il laisser les bourreaux d'Afrique à leurs sanglantes distractions, faut-il laisser assassiner d'autres Duléry, faut-il abandonner Rousset ?

Cela ne se peut pas, n'est-ce pas ? Ce serait trop lâche, trop vilain. Allons, réveillons-nous ! Il est encore temps d'agir, mais il est grand temps.

Eugène PERONNET.

Solidarité anarchiste

Parmi ceux qui sont attachés à la philosophie anarchiste et qui bataillent pour en propager les principes, il peut arriver que les procédés de tactique, que les moyens de propagande, même parfois les attitudes diffèrent et semblent contradictoires ; mais il est un terrain sur lequel ils se trouveront toujours réunis : c'est celui où ils peuvent combattre les forces défensives du capital : police, magistrature, armée, etc., etc. Il est aussi une passion qui leur est commune : c'est la haine de la délation, de la mouchardise.

Il nous a été donné, mardi soir, de

constater cette intéressante préoccupation de solidarité dans la famille anarchiste. Une importante réunion a été tenue, rue de Bretagne, réunion due à l'initiative de camarades n'appartenant ni au clan « Anarchie », ni au clan « Paraf ». On était nombreux ; mais ce qui était tout à fait intéressant, même admirable : c'est l'unanimité qui s'est affirmée pour arracher les frères anarchistes des griffes de dame Thémis. Ah ! qu'il serait à souhaiter que nous fussions souvent comme cela unis pour œuvrer dans l'intérêt de nos idées émancipatrices. Ça viendra, espérons-le.

Tous d'accord, il a été décidé de créer une agitation par la presse, par la parole et le reste à seule fin que le procès qui nous préoccupe ne passe pas inaperçu et que la justice bourgeoise ne condamne sournoisement à de terribles peines les camarades poursuivis.

Il est bien compris que tous nos ressentiments disparaissent pour ne faire place qu'à un sentiment de solidarité dans la lutte contre l'ennemi commun : la justice bourgeoise.

Ici, au Libertaire, on fera tout ce qu'on pourra.

Nous ouvrons une souscription pour parer aux frais de citations de témoins et tous autres utiles ; le temps presse, c'est le 11 octobre que le procès vient aux assises.



PAUVRE SILLON.

Tout ce que la roubardise d'un Léon XIII avait édifié, Pie X s'appliquait à le détruire. Les bons cogots ne doivent plus s'y reconnaître. Soyez républicain, disait l'un. Anathème ! dit l'autre.

Le premier se ralliait au modernisme sur toute la ligne. Le deuxième fonc

Une religion qui fluctue à ce point d'un chef à l'autre n'en est plus une. Et quelle autorité pourrait conserver auprès d'être un peu sensés, un infail

Le Sillon vient, en tout cas, de recevoir un fœneur « gnon » de la part de Sa Sainteté. Et Marc Sangnier s'incline jusqu'à terre devant la vieille ganache, bénissant la main qui l'a frappé. Serait-il encore plus bête que bas politicien ?

GREVE PEU BANALE.

Il y a cependant des grèves quelque peu drôles. Des collégiens en ont esquisse parfois ; à Tunis c'était, récemment, le tour de mahométans... séminaristes. Cette grève vraiment originale fut vite réprimée, d'ailleurs. C'est égal, le Dieu des musulmans qui, comme l'autre, devrait avoir tout prévu, ne s'attendait peut-être pas à celle-là.

AUTRE MODERNISME.

Malgré tous les papes rétrogrades, le modernisme en général n'en fera pas moins son chemin. Pour parler d'hier seulement, n'avons-nous pas vu l'air définitivement conquis ? Voici maintenant le radium parfaitement isolé par Mme Curie, qui dote ainsi le genre humain d'un prodige nouveau, gros peut-être de formidables conséquences. Dans le même temps on nous annonce que la syphilis est sur le point d'être vaincue. Voilà du modernisme, et du meilleur, mon pauvre anthropopithèque de pape.

BLAME !

À la Fédération socialiste de la Haute-Garonne, un délégué ayant demandé l'exclusion du citoyen Rouanet, la Fédération s'est contentée de lui voter un blâme.

Le motif pouvait sembler mince, mais il en disait bougrement long. Rouanet

marie sa fille. Qui va-t-il chercher comme témoin ? Son copain Viviani ! C'est la meilleure preuve qu'en désavouant, en attaquant, avec ses complices du Parlement, le trio de renégats dont Viviani n'est pas le moins bel ornement, Rouanet se livrait à une infâme comédie.

Jusqu'à ce jour, les pauvres poires du P.S.U. étaient les seules à ne pas s'en apercevoir. Si même une fois éclairés, les membres de son parti ne voulaient demander de terribles comptes à ce cynique charlatan politique, le moins qu'ils pouvaient faire, c'était de chasser ignominieusement de leurs rangs celui qui s'était si longtemps et de si odieuse façon, moqué d'eux. Eh bien ! point. Une seule Fédération s'est émue, et tout ce qu'elle a trouvé, c'est un blâme à voter.

Oh ! ce troupeau socialiste... On leur rachèrera dans la bouche qu'ils devraient encore merci.

IMPOTS NOUVEAUX.

Par contre, après tant de milliards engloutis par l'armée, sans parler des

milliards prêtés à la Russie, qui ne sont qu'une vaine assurance contre la guerre, nous voici menacés d'une saignée d'un nouveau demi-milliard. Bon, paraît-il, à être jeté à la ferraille, le Lebel doit être remplacé par un fusil automatique : coût, 500 millions.

Ce qu'il va falloir pressurer le peuple qui produit tout et qui paie tout, en définitive, pour lui faire suer de surcroît tout cet or !... Que de sang, que de larmes se mêleront à la sueur dorée !

GREVE « AMUSANTE ».

La grève des confectionneuses continue d'exciter la verve des journalistes, en attendant les habituelles inepties des revues de fin d'année.

Ces « gentes minidettes » sont pourtant parmi les ouvrières les plus odieusement exploitées, et quand on songe à leurs terribles conditions d'existence, au labeur éternuel qu'elles doivent fournir, ainsi qu'à leur lamentable salaire, il faut être bien gogai pour avoir envie de plaisanter les gestes qu'elles peuvent faire pour appuyer leurs modestes revendications.

Contre les Assassins

Le Parquet vient d'ordonner des poursuites contre notre ami Péronnet coupable d'avoir, dans le *Libertaire*, écrit un article vibrant contre Biribi.

Dans notre beau pays où la liberté de la presse est inscrite au Code, on ne peut évidemment poursuivre que des articles contenant des calomnies gratuites, des allégations mensongères.

Ainsi donc, notre ami a menti.

C'est lui évidemment qui inventa toutes les horreurs que relate son article. Jamais, ailleurs qu'en son cerveau surexcité, ne se passèrent les scènes affolantes qu'il décrit et les chaouchs sont les gens les plus doux, les plus humains qu'il se puisse rêver.

Seulement, depuis que les poursuites sont engagées, des faits nouveaux ont surgi.

Presque rien, du reste, des enfantillages : on a simplement assassiné, avec l'assentiment présidentiel, un homme qui n'avait jamais tué personne, et en Tunisie, des tirailleurs désireux de s'offrir les saines émotions d'une chasse fructueuse, ont canardé, en bons tireurs, deux hommes malades qui avaient tenté de s'enfuir : Zimmer et Robin.

Ce ne sont là que de simples incidents, n'est-il pas vrai, Monsieur le Procureur et vous, monsieur le juge d'instruction. Il reste évident que Péronnet est un individu de mauvaise foi, qui doit passer devant le jury pour y répondre de ses affirmations.

Et cependant n'avez-vous pas un peu de rancune contre M. Fallières, le pourvoyeur de la guillotine et du peloton d'exécution et contre ces bons tirailleurs véritablement dépourvus de l'esprit d'à propos ?

M. Fallières est un maladroit et les tirailleurs des imbéciles. Vous vous le chuchotez sans doute à l'oreille, mais nous autres, nous nous moquons des convenances et il nous plaît de le crier.

Duléry, Zimmer et Robin, vous êtes les pauvres victimes vers lesquelles notre pitié va frémissante, mais votre mort horrible aura du moins servi à ébranler Biribi.

Vous toutes, les mères dont les fils sont tombés, lâchement assassinés là-bas ; vous toutes dont les enfants tremblent à cette heure sous la menace constante du

revolver des chaouchs, se tordent de douleur aux fers, à la crapaudine, au silo, dans le tombeau ou dans les innombrables locaux disciplinaires, et sentent leur mentalité d'hommes droits sombrer dans ce milieu qui salit, qui avilit tout ; vous toutes qui, pâlisantes en songeant à l'avenir, pressez contre vous de jeunes et beaux enfants, qu'attendez-vous pour crier avec nous : « A l'assassin ! »

On assassine à Biribi, on assassine et on torture, et on se rit des souffrances atroces qu'on inflige à des humains. On se rit de votre douleur. Vos enfants, que vous avez élevés avec amour, ne sont plus des hommes là-bas ; ce sont moins que des animaux domestiques : de simples jouets qu'on brise aux heures d'ennui ou de saoulerie.

Qu'attendez-vous ?

Jadis, les mères étaient plus mères que vous ; jadis, il s'en serait trouvé qui aux coups auraient répondu par des coups.

Mais vous êtes lâches. Vous ne savez que pleurer ; vos révoltes ont été éteintes une à une et vous n'êtes que de pauvres loques douloureuses et impressionnantes.

Et, parmi les amantes, n'y en aura-t-il aucune à venger la mort ou la dégradation morale de l'amant qu'on a arraché de leurs bras pour le jeter dans cet enfer.

Et si les femmes, mères ou amantes, se sentent sans courage, ne reste-t-il pas les hommes, tous ceux qui ont la haine de Biribi, ceux qui y ont souffert et ont réussi à s'en échapper, ceux qui n'ont pas eu à entrer dans cet enfer, mais qui néanmoins ont juré la suppression de cette honte sociale ?

Hier, Duléry, après six mois d'attente angoissante, a marché au poteau d'exécution. Aujourd'hui, un autre soldat des bataillons d'Afrique, Sourmais, attend depuis le mois de juin que la décision présidentielle intervienne. Sourmais a été condamné pour un acte encore moins grave que celui commis par Duléry : il a frappé du poing un sergent, un de ces bons sergents que nul, sous peine de mort, ne peut toucher, mais qui peuvent eux, sans autre crainte que celle d'être félicités, faire ce qu'ils veulent de leurs subordonnés.

Puisqu'il est bien entendu que les

gouvernants ne veulent rien accorder qu'à la force, puisqu'il est entendu que nos cris d'indignation n'arrivent pas jusqu'aux oreilles des chaouchs, sachons parler autrement, de façon plus compréhensible pour ces êtres aussi lâches que cruels.

Que sans remords on supprime, par n'importe quels moyens, quelques échantillons de cette catégorie de brutes qui n'ont de l'homme que l'apparence.

Et au cas où Sourmais serait conduit au poteau, qu'il soit répondu à ce défi. Les anciens chaouchs, ou les chaouchs en permission, ne manquent pas en France.

On n'a pas de pitié pour les bêtes malfaisantes.

Soyons sans pitié pour celles qui nous tomberont sous la main.

Anna Mahé.

Esquisse d'un Projet d'Internationale Ouvrière

Il semble que la fleur de l'Internationale commence à se transformer en fruit. Une ligue ouvrière révolutionnaire s'ébauche, mondialement, dans l'esprit de nombreux militants. Nous croyons qu'il serait temps d'indiquer au moins dans les grandes lignes sur quelles bases nous entendrions, pour notre part, fonder définitivement cette Ligue révolutionnaire, quitte à modifier cet exposé après discussion.

D'abord, quels sont ceux qui pourraient y adhérer ?

Au début il ne faudrait sans doute admettre que les éléments syndicaux, sans toutefois repousser les dissidents, comme cela se fait au bureau international des syndicats, mais en demandant aux adhérents d'admettre et de pratiquer ces trois choses qui seraient comme les articles de foi de notre organisation :

- 1° La disparition du salariat ;
- 2° L'antimilitarisme pour trois raisons :
Rôle de l'armée dans les conflits économiques ;
Rôle de l'armée dans les conflits internationaux et coloniaux ;
Charges que l'armée fait peser sur le prolétariat.
- 3° L'insurrection plutôt que la guerre.

Comme cette organisation ne vise pas à l'éducation, mais bien à coordonner les efforts de tous ceux qui luttent contre le capitalisme et l'Etat, nous pouvons sans sectarisme exiger des futurs membres l'adhésion à ces trois formules.

Mais à côté des syndicats ou des groupements syndicaux, existent des groupes de camarades révolutionnaires qui mènent aussi le bon combat. On pourrait envisager l'hypothèse de les admettre, soit en leur demandant de se rallier à un syndicat ou à une organisation syndicale, à leur choix, soit en les agréant directement.

Pour mieux coordonner les efforts nationaux, les syndicats seraient invités à se confédérer par nation, sans toutefois que le refus de se conformer à cette invitation entraînerait l'exclusion d'une organisation.

Les adhérents nommeraient une commission permanente d'une composition à déterminer selon l'importance du travail à exécuter.

Les commissaires auraient un mandat illimité et pourraient être révoqués ou réélus par les mandants au gré de ceux-ci, sans qu'il soit besoin de procéder à un renouvellement partiel ou total de la commission ; en tout cas, chaque syndicat pourrait inviter ses coadhérents à se prononcer sur le maintien ou la révocation du commissaire les représentant.

Cette commission aurait charge de faire éditer des brochures de propagande que lui adresseraient les organisations adhérentes. Ces brochures seraient imprimées soit en langue internationale (ido ou Espéranto), soit en autant de langues qu'il y aurait de nations adhérentes, et il en serait toujours adressé une certaine quantité aux organisations similaires quoique non adhérentes.

Elle publierait de même un bulletin dont la collaboration serait ouverte à tous les membres de l'Internationale et qui devrait insérer toutes les communications des organisations.

Le bulletin donnerait un compte rendu de l'action révolutionnaire menée sur tout le globe.

Il serait également envoyé aux organisations non adhérentes dans les mêmes conditions que les brochures.

Comme la grande presse ne rend guère compte de notre action que lorsqu'il se produit un grand conflit économique ou un congrès, il serait fait à des dates à déterminer des congrès internationaux, mais seulement lorsque besoin serait.

Nous croyons que ces quelques lignes sont suffisantes pour indiquer ce que nous désirons que soit l'Internationale ouvrière. Nous avons déjà indiqué dans le *Travailleur du Bâtiment* quelle serait la lutte à mener avec ces éléments ; tous ceux qui estiment avec nous que le bureau international n'est pas suffisant et ne répond pas au but révolutionnaire que nous poursuivons, peuvent dès maintenant commencer la propagande pour cette idée. Ils peuvent par exemple faire porter cette question au prochain congrès de la C. G. T.

La *Solidarité ouvrière* de Barcelone a décidé que cette question serait discutée à un prochain congrès.

J. Couture.



Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libérateur », c'est de lui faire des abonnés.

La Chasse aux Renards

Il se passe quelque chose d'étrange dans la « grande » presse tout entière. Pris tout à coup d'une extrême sollicitude pour les ouvriers, nos quotidiens bourgeois de toute nuance se répandent, depuis un temps, en fraternelles lamentations sur le sort de malheureux ouvriers malmenés, torturés, séquestrés, voire dévalisés et qu'on aurait empêchés, par toutes sortes de sévices, de gagner leur pain et celui de leurs familles.

Voilà de quoi être ému en vérité ; ému ainsi qu'un tantinet effaré à voir une si belle campagne menée avec cette touchante unanimité. Est-ce possible ? C'est bien cette même presse, à plat ventre, pour l'ordinaire, devant toutes les puissances ; c'est cette grande prostituée, toujours prête à se vendre au plus offrant pour les plus infâmes, les plus inhumaines besognes, c'est bien elle qui prend en mains la cause des opprimés ?

Ce sont ces journalistes qui ont fait de la liberté de penser et de publier ses pensées un immonde trafic ; ce sont ces êtres qui ont pour conscience un cloaque ; ce sont ces auxiliaires de la police, ces bas valets de ministères et de financiers véreux ; ce sont ces hommes toujours tournés, moyennant salaire, du côté des exploités contre les exploités, toujours rangés avec les vainqueurs pour accabler les vaincus, c'est cette vile engeance qui, prise soudain d'une sublimation, s'enflamme pour de malheureux ouvriers persécutés ?

Hélas, tout cela est trop beau pour être vrai. La vérité est, au contraire, quelque chose de parfaitement ignoble, ainsi qu'il en est si souvent dans les relations humaines, dans celles entre le journalisme bourgeois et le public, particulièrement.

Que sont ces ouvriers molestés ? Les meilleurs des ouvriers, selon nos braves journalistes ; des travailleurs, des serviteurs fidèles, soumis, peu exigeants ; bref, des esclaves modèles que le grand public des boutiquiers, des veules, des repus et des ignorants tient en haute estime, et dont le monde patronal a le plus impérieux besoin. Sans cette lie de la classe ouvrière, plus de gras privilégiés de l'industrie, du commerce, de la finance et de l'Etat ; partant, plus de gros pourboires sous forme de subventions, de chantages, d'annonces grassement payées ; plus même de gros tirages destinés au grand public ami des turpitudes ou inconscient des iniquités sociales.

Oh ! le beau désintéressement de ces messieurs dans leur unanime campagne pour la « liberté du travail », contre l'« Inquisition syndicale ! »

Mais les molesteurs d'ouvriers, qui sont-ils à leur tour ? Ah, c'est ici que tout s'explique. Ce sont les brebis galeuses du salariat. Des ouvriers comme les autres, mais avec du sang d'homme libre dans les veines. Si les premiers se courbent sous tous les jougs, eux se redressent. Conscients de leurs droits et de leur mission, qui est la remise à tous de ce qui appartient à tous, ils ne sauraient se contenter d'un misérable salaire, abandonné comme un os, par un arrogant patronat, et ils ne peuvent se plier aux façons despotiques de celui-ci. Pied à pied, ils défendent leur dignité, rognent le plus possible l'énorme part du lion que s'octroie le capital (voici bien le crime aux yeux des journalistes bourgeois !) et par les libertés qu'ils conquièrent, comme par leurs organisations qu'ils développent et fortifient, préparent la disparition du salariat, c'est-à-dire l'ère de justice et d'égalité promise par la République irrémédiablement tombée dans la Ploutocratie. Et voilà plus qu'un crime pour la Grande Prostituée : c'est la menace de sa fin à elle, et c'est en attendant, ses plus chers intérêts compromis, ses seuls soutiens inquiétés.

Au reste, à quoi riment toutes ces clamours « humanitaires », tous ces appels odieux à la répression gouvernementale, les travailleurs conscients (on ne saurait trop revenir sur ce terme quand on songe à la tourbe que font les autres travailleurs) le savent bien. Ils

ne se laisseront pas émuir par les trémolos non plus que par les menaces. Certains d'entre eux se trompent en croyant recruter par la force des adhérents à leurs syndicats, mais ce serait, pour tous, vouloir renoncer à la plus légère revendication que de ne pas chasser du travail par la violence les « renards » qui refusent de se laisser convaincre.

S'il n'y avait aucun risque à trahir, — car même les individus les plus avariés sentent bien qu'ils trahissent en se solidarisant avec leurs maîtres contre leurs frères de misère, — il y aurait vraiment trop de traîtres dans le monde ouvrier comme ailleurs, et où serait la moralité de la classe ouvrière ? de quels sentiments élevés pourrait-elle se réclamer si elle ne faisait justice de ceux des siens qui aident le capitalisme à lui river ses fers dans les chairs ?

De là aux sévices, à l'Inquisition. Mais on fait grand tapage, il y a loin. Mais les grévistes n'ont pas besoin de cela. Arrêter le travail là où il leur est préjudiciable et l'arrêter par la violence si de tristes renégats tentent de s'y opposer, leur suffit parfaitement.

Il faut bien que les « jaunes » ou les « renards » comme on voudra les appeler, sachent un peu quel rôle odieux ils jouent dans la société ; et ce n'est pas parce que les vendus de la presse, leurs pareils en vilénie, prendront leur défense, qu'ils éviteront la salutaire leçon de la chaussette à clous, si toute autre exhortation les laisse indifférents.

Silvaire.

Une Illusion de moins

Un vieux camarade me demandait un jour si je croyais que les hommes qui ont vécu à Biribi soient guéris de la société actuelle, c'est-à-dire s'ils peuvent avoir gardé bon souvenir de la leçon de faits dont ils ont eu le bénéfice. J'allais répondre par l'affirmative, mais mon interlocuteur était une de ces ficelles à pièges que l'on aime ou que l'on déteste, selon le cas, et aussi que l'on appréhende toujours, en raison de l'impénétrable sac de pierres qu'ils aiment à jeter dans le jardin des autres. Habitué à son ironie verbale, je l'invitais à préciser.

Eh bien, non ! me dit-il ; en te demandant cela, je n'ai pas l'intention que tu me prêles. Je veux tout simplement connaître ton opinion, à toi, en ce qui concerne les anciens compagnons de chaînes ; que sont-ils, au plus juste ? Des résignés ! Sont-ils conscients des causes de leurs situations ? Sortis de là, seraient-ils des hommes galvanisés contre toutes les erreurs, contre toutes les faiblesses ? Seroient-ils d'assez grands enfants pour refuser une aumône, ou même pour ne pas la demander ?

Pour me poser ces questions, il faut que tu me croies apte à y répondre, lui dis-je ; tu sais que je ne suis pas insensible aux flatteries. Aussi, vais-je m'efforcer de paraître digne de la confiance. J'avoue cependant que je suis quelque peu embarrassé, car il n'est pas facile de faire la psychologie d'un tel milieu, étant donnée la diversité des individus qui le composent, la diversité des milieux où ces individus ont évolué, et aussi la diversité des besoins de ces individus ; toutes ces raisons étant des causes du tempérament et du caractère de chaque individu constituent la base même de laquelle nous devrions partir pour raisonner. Toutefois, je vais te donner superficiellement, brièvement, mon opinion.

Sont-ils des résignés ? Non, ce sont des révoltés, dans le sens le plus exact du mot ; les cas qui les ont conduits là sont, au fond comme en fait, des actes de révolte ; matériellement ou moralement, consciemment ou par instinct, ils se sont révoltés, et je crois pouvoir affirmer que, sans exception, tous ne sont capables de vibrer profondément que pour la révolte, celle-ci étant l'antithèse de la discipline qu'ils subissent, comme la liberté est l'antithèse de leur servitude et de leurs tortures. La révolte est toujours, à leurs yeux et à leurs cœurs, comme à leur cœur, le seul baume dont ils espèrent, un jour ou l'autre, calmer ou adoucir leur terrible malheur, et elle seule est capable de leur faire supporter encore et toujours, pour attendre le moment, leurs terribles, leurs ignobles chaînes.

Sont-ils conscients des causes de leur situation ? Non ; quelques-uns, pourtant, sont là pour des raisons d'ordre

moral, et ceux-là, je suis certain qu'ils étaient et qu'ils sont de très sincères — les plus sincères, devrais-je dire — des éléments anarchistes, syndicalistes, socialistes ou même simplement républicains, car ils ne sont là que parce qu'ils ont eu une foi inébranlable dans leur raison d'homme et dans leur idéal, et aussi... parce qu'ils ont compté sur nous. Hélas !

Sortis de là-bas, seraient-ils des hommes révoltés contre toutes les erreurs, contre toutes les faiblesses ? Non ; ils sont restés des mortels pareils aux autres. Toutefois, je répète qu'ils seront toujours pour la plupart ardents dans la révolte.

Seroient-ils d'assez grands enfants pour refuser une aumône ou même pour ne pas la demander ? Quelques-uns sont parfaitement capables de refuser l'aumône comme on refuse un ou-

trage ; la plupart sont hommes à ne rien solliciter.

Je viens de dire parce qu'ils ont compté sur nous... oui, ils ont compté sur nous !!! Ils ont cru que leurs révoltes seraient utiles à l'idéal qui leur est cher et qui nous est cher ; ils ont eu confiance dans la ténacité de leurs anciens camarades de lutte, frères d'armes de la révolution, dans les syndicats, dans les groupements ou dans la rue ! Ils se sont dit : Il s'élèvera des voix dans la foule, en ma faveur ; on discutera, on comprendra, on agira ; peut-être les conseils de guerre, peut-être Biribi, peut-être serais-je celui qui fera déborder la coupe !!!

Réponse : la société vient de faire fuir Duléry !

La coupe va-t-elle déborder ?

Ernest Lac.

PROPOS D'UN PAYSAN

CIVILISATION ET CHRISTIANISME

J'ai quitté Jacques, les lecteurs du *Libérateur* se le rappellent, au moment où il m'affirmait sur la foi des juristes-consultes de toute opinion, en *Droit international*, la supériorité des nations chrétiennes d'Europe et d'Amérique sur les peuples musulmans et bouddhistes de l'Afrique et de l'Asie.

Notre conversation ayant repris, je demandai à mon interlocuteur en quoi consistait la supériorité des nations européennes et, une fois cette supériorité admise, en quoi elle était attribuable au christianisme ?

— Les peuples chrétiens sont d'une civilisation générale plus développée, répondit le camarade. Comme civilisation générale, il faut entendre : les chemins de fer, les machines à vapeur ou à électricité, télégraphe, téléphone, photographie, cinéma, phonographe, aviation, etc., etc.

Les conditions d'existence qui découlent de ces découvertes scientifiques sont assurément meilleures, la vie humaine est plus respectée, les mœurs sont bien plus douces.

Note que ce n'est nullement une question de race. Les Japonais ont copié notre civilisation européenne et s'y sont merveilleusement adaptés. Les Turcs, rompent avec le fanatisme mahométan, prennent le même chemin.

C'est donc une question d'éducation et si on va plus loin, on remarque que l'origine, de l'éducation des nations chrétiennes a bien été le christianisme. Vois son influence au moyen âge : Trêve de Dieu, Droit d'asile, Etablissements hospitaliers, Chevalerie, Traitement humain des prisonniers de guerre.

Les peuples n'ayant pas connu le christianisme et qui ont eu des lueurs de civilisation bien avant le christianisme, sont restés stationnaires. N'y a-t-il pas là, mon cher Barbassou, une puissance d'évolution et de progrès spéciale au christianisme ?

— Il y a, mon pauvre ami, sous ton bérêt de paysan, un intellectuel incorrigible. Je l'objecterai d'abord qu'une civilisation matérielle incontestable n'a pas donné à tous la liberté et le bien-être. La misère, la prostitution, la guerre existent toujours. Il y a des riches et des pauvres comme au temps où Jésus vagabondait sur les rives du Jourdain ou du lac de Tibériade. Pire encore, les contrastes sont plus saisissants. Le luxe des riches est plus insultant, plus orgueilleux. Il éblouit davantage la pauvreté et le travail. L'hypocrisie des Pharisiens juifs subsiste chez leurs successeurs du vingtième siècle, prêtres et laïques. Ceci au sein même des sociétés que tu nous présentes comme chrétiennes, mais voyons maintenant les rapports de ces sociétés envers les peuples qui n'ont pas encore atteint notre degré de civilisation : les races inférieures, comme disait Jules Ferry, il y a une vingtaine d'années, en parlant des Indo-Chinois.

Ces rapports se résument en deux mots : pillage et assassinat. Vois la conquête de l'Amérique par les Espagnols, celles de l'Inde par les Anglais, de l'Algérie par les Français, de la Sibérie par les Russes.

Tu mentionnes le traitement humain des prisonniers au moyen âge. Oublies-tu qu'il s'agit des nobles entre eux ? Quant aux vilains, à la *piétaille*, comme disait je ne sais plus quel roi de France, on les massacrait par milliers dans les batailles. On les massacrait aussi quand ils se soulevaient, révoltés par les mauvais traitements des seigneurs et la famine. La défaite des Pastoureaux, celle des Jacques, celle des paysans allemands sont, à ce sujet, instructives.

Je sais que tu peux m'opposer les raffinements apportés par les Chinois dans les supplices infligés aux ennemis, les soldats mutilés par les Arabes dès

qu'ils les rencontrent isolés. D'accord, mais que sont ces actes auprès des atrocités des alliés, en Chine, ou des faits d'armes des Français au Maroc, et ceci n'explique-t-il pas cela ?

Les historiens nous racontent la conduite du sultan Saladin, plein d'humanité envers les Croisés, et les Japonais modernes traitèrent avec douceur leurs prisonniers russes, leur enseignant à lire et à écrire.

La civilisation supérieure des Européo-américains acceptée, est-il exact que le christianisme soit la cause directe ou même indirecte de cette supériorité ?

Pas le moins du monde, à mon avis. Il est concevable que les lueurs de culture intellectuelle, qui brillèrent au moyen âge chez les Arabes d'Asie et d'Espagne se soient éteintes, étouffées par le fatalisme de leur religion et par la conquête du monde islamite par les Turcs.

Il est concevable aussi que les civilisations orientales de la Chine et de l'Inde soient restées stationnaires. Le confucianisme, basé sur le culte des ancêtres, ne pouvait qu'enfermer la Chine dans ses vieilles traditions, et le bouddhisme, professant que la vie est douleur, que le but de la vie est l'anéantissement suprême, ne pouvait faire autre chose que de modifier l'Asie.

Pourquoi le christianisme ferait-il exception ? Les chrétiens, en prenant leur religion à la lettre, sont des résignés. En outre, leur croyance de vie postérieure leur fait forcément négliger l'existence terrestre.

Il y a donc antinomie entre le christianisme et le développement des peuples chrétiens. Elle est facile à résoudre. Tout développement, comme le disait Bakounine, impliquant la négation du point de départ, on peut se rendre compte que les sociétés chrétiennes ou prétendues telles ont progressé de plus en plus, à mesure qu'elles s'éloignent davantage du christianisme.

Dès que cette religion s'implanta dans notre monde occidental, elle fut en proie à l'hérésie. Du grand pugilat historique du catholicisme et de l'arianisme, jusqu'au modernisme de l'abbé Loizy et au Sillon, que de déchirements, que de luttes intestines, que de schismes !

Et derrière les révoltes contre le dogme sont les révoltes économiques qu'avaient connues les sociétés sémites, les Grecs et l'ancienne Rome. L'éternelle lutte des pauvres contre les riches, des mécontents contre les satisfaits, éclairé de ses grondements la nuit du passé. Ces peuples occidentaux issus des grandes migrations asiatiques ne connaîtront pas le repos. Le milieu social sera constamment instable, la révolution permanente. Elle brisera le césarisme romain et les nations mérovingiennes. Elle dissipera le rêve d'empire universel de Charlemagne, mettra un obstacle puissant à la théocratie de Grégoire VII, culbutera la féodalité gothique et la royauté de Droit Divin. Aujourd'hui elle s'en prend à l'Etat et au régime capitaliste.

Voilà, mon cher voisin, la cause des progrès du monde occidental, progrès qui vont s'étendre à tous les peuples sans distinction de croyances, s'universaliser.

Mais, j'y pense, ton jansénisme de son temps puait bougrement l'hérésie. Le pape qui le condamna ne le trouvait pas catholique pour deux sous. Juge un peu de ce qu'il ferait à ton égard s'il avait connaissance de nos dialogues, ce brave homme de Pie X, qui vient de condamner le Sillon, d'insulter la première communion pour les gosses de sept ans et d'interdire aux séminaristes et aux curés la lecture d'un quelconque périodique.

Le Père Barbassou

Pas de Politique

Raoul Lenoir s'élève, dans l'*Union des Métaux*, contre l'idée du syndicat neutre. Voici quelques passages de son article :

« Pas de politique » ne veut et ne peut pas signifier indifférence et isolement des contingences sociales dont l'influence pèse si lourdement sur la situation économique des travailleurs.

« Combattre et sévir des politiciens félons qui, après avoir propagé, vulgarisé des moyens de lutte, se retournent soudain vers la classe ouvrière, est-ce faire action politique ? »

« La plus dangereuse et la plus dissolvante des politiques consisterait, au contraire, à aliéner la liberté syndicale.

« L'armée, la caserne ne sont pas des institutions neutres, indépendantes de la vie économique des peuples ; elles font, au contraire, fonction de contrepois violent et homicide à tout effort de libération et de justice.

« Ceux qui excluent l'action antimilitariste des attributions des syndicats, concèdent néanmoins que l'armée doit être exclue de toute grève, que son rôle doit strictement se limiter à la mission de défense nationale et expriment des vœux dans ce sens.

« Sans doute, ce désir modeste et timide pourrait être exaucé pour les grèves normales et peu importantes. Il est même question de la formation d'un corps de gendarmerie mobile spécialement dressé pour les conflits sévissant entre le travail et le capital. Il sera composé sans doute d'athlètes, d'hercules, de boxeurs recrutés parmi les apaches repentis, versés dans l'art de refroidir leur homme sans fusil et sans surin, sans bruit et sans saignée. Ce sera la police voyoucratique confiant le droit de grève et la sécurité patronale à des molosses humains, à des brutes immondes, et ce sera la République qui aura instauré cette nouvelle forme de répression « pacifique ».

« Mais, quelle naïveté de songer à la suffisance de ces brigades mobiles. L'armée sera toujours là en réserve pour le grand jour ; pour les tentatives de manifestations grandioses, elle sera partout où la quietude du capital sera menacée ; elle est prête ; ses chefs tout au moins, pour la saignée qui semble être le rêve infernal de l'homme qui gouverne en ce moment et qui ne puise son crédit que dans la haine implacable qu'il nourrit pour les travailleurs qui l'ont connu et qui s'inspirent, dans leur action quotidienne, de ses conseils d'antan.

« Serait-ce faire œuvre politique que d'indiquer aux travailleurs amants de liberté et de mieux-être, l'effort immense qu'ils ont à faire de ce côté ; de leur montrer les silhouettes sinistres et menaçantes des casernes, qui sont les dernières ressources, les derniers espoirs de tous les partis, de tous les préjugés, de toutes les exploitations, de toutes les dominations coalisées ? »

Proh Pudor !

Il y aurait tant de prostituées près du bureau d'omnibus de la gare Saint-Lazare, à qu'il en faudrait, dit un quotidien, une mère et sa fille durent renoncer à venir y chercher les tickets de tramway dont elles avaient besoin. »

Voyez-vous cette petite bourgeoise horrifiée à l'idée de froter la chair à plaisir dont ses frères, père, fils et mari se délectent à si peu de frais, pendant que notre « respectable » matrone se prostitue, comme c'est souvent le cas, pour boucler son budget, obtenir un emploi à quelqu'un des siens, ou payer sa toilette...

Si ces dames ne font pas le trottoir, leur commerce n'en est pas moins sale, et elles ont l'hypocrisie en plus.

Eh ! là-bas !

Les crève-la-faim, les loqueteux, les prostituées, regardez donc un peu ces boulangeries remplies de pain, ces magasins remplis de vêtements et de chaussures, regardez aussi ces belles maisons spacieuses, c'est vous qui avez peiné, sué pour faire tout cela ; et comment se fait-il que vous n'ayez pas de quoi manger à votre faim, vous vêtir, vous chauffer, et que vous habitez des masures moins habitables que des niches à chiens ?

Regardez aussi tous ces soldats, ces flics, ces juges, ces prisons, ces quartiers ouvriers qui ne sont que des laudis.

Regardez aussi ces belles fêtes que l'on prépare en l'honneur d'un souverain qui vient passer quelques heures chez Marianne.

Où, regardez et observez avec attention et vous comprendrez que ces soldats, ces flics, ces juges et ces prisons ne sont faits que pour vous, c'est-à-dire que s'il vous prenait la fantaisie de mettre réellement en pratique ce que nos dirigeants ont si bien écrit sur les murs des écoles et des prisons, ces trois mots si beaux : Liberté, Egalité, Fraternité, eh bien, vous comprendriez le rôle odieux de toute cette vermine sociale.

Vous verriez peut-être aussi que toutes ces fêtes ne sont qu'un trompe-l'œil pour vous éblouir et vous faire oublier votre misère.

Il est grand temps que vous réagissiez, c'est-à-dire que vous essayiez tout au moins de comprendre que si toutes ces incohérences peuvent exister, ce n'est que grâce à votre ignorance, à votre coupable apathie. Haut les cœurs ! Populo, nom de Dieu ! viens avec les anarchistes ! Prends la trique ! Non seulement on augmente le pain ici, mais encore on assassine les enfants en Afrique !

Allons-nous attendre d'être tous des savants pour nous révolter ? Faudrait-il que je sache bien mettre l'orthographe et aligner des phrases, comme le fils de mon patron, le millionnaire, pour écrier la vérité, dire et écrire que les bourgeois sont des canailles qui, non contents de nous faire trimer et crever de faim, nous tuent nos pauvres gosses après avoir méchamment employé la crapaudine et autres manières de torture ?

A quoi bon en dire plus, le peuple ne bronche pas. Que lui faut-il donc ?

Kieffer.

Notes d'un Chartreux

La Séparation aura eu ceci de bon, c'est qu'en débarrassant le pays d'un certain nombre de vermines noires, elle aura permis à quelques institutions utiles de se former.

Plusieurs grands cloîtres et séminaires abandonnés se sont emplies de vie, de mouvement et de gaieté. Quelques-uns sont occupés pendant l'été par des colonies scolaires de vacances, grâce auxquelles nombre d'enfants des faubourgs enfumés et surpeuplés peuvent se refaire un peu leurs poumons viciés.

Une œuvre d'un genre voisin qu'il nous a été permis d'apprécier mérite d'être signalée.

La Chartreuse de Neuville, située en pleine campagne, à quelques kilomètres de la mer, était tout indiquée pour une œuvre de vacances. Une Société s'est donc formée pour la mettre à profit.

Bien que placée sous les auspices de députés et autres notabilités officielles, cette institution fonctionne d'une façon — on peut le dire — toute libertaire ; la est son plus grand prix.

Sans la moindre cotisation, artistes, ouvriers, employés, tous ceux qui luttent àprement pour l'existence et ne peuvent, bien entendu, songer aux villégiatures toujours coûteuses, sont accueillis. Pendant trois, quatre semaines ou davantage, selon les disponibilités, ils vont pouvoir oublier le petit logement de Paris, si souvent malsain, où vit à l'étroit toute la famille. Ici, les enfants pourront s'ébattre à l'aise, car toute la Chartreuse appartient à ses hôtes.

Comme tous les monastères, celui-ci comporte d'interminables couloirs sur lesquels s'ouvrent d'innombrables portes de chambres et logements spacieux, sommairement, mais suffisamment meublés. Les familles nombreuses, de préférence, logées dans de gais pavillons, comprenant trois ou quatre grandes chambres, et un jardinet.

Quelques pièces communes, salle de chapitre, chapelle, etc., ont été transformées en bibliothèque et en salles de fêtes. Dans le grand parc, des mamans surveillent les ébats des tout petits. Un bois d'ormes et de bouleaux borde un côté du cloître ; une clairière y a été adroitement utilisée pour « un théâtre de la Nature » et des fêtes y sont données, en faisant appel à tous les petits talents des Chartreux improvisés. Il y a aussi le verger, avec tout au fond l'ombre des cyprès, entourant l'enclos où une herbe plus haute couvre à demi les simples croix de bois plantées sur la sépulture de quelques moines.

A quelque distance de là se dresse Montreuil, joie des amateurs de coins pittoresques. Le charme est grand en effet de cette petite ville entourée de larges remparts de briques, où pousse un épais gazon, entre deux rangées d'ormes centenaires, le tout aux lignes montantes et descendantes. Pressées les unes contre les autres, des maisons minuscules, toutes fraîchement peintes, façades blanches et soubassements noirs, aux toiles et aux mansardes saures, dévalent en zigzagant sur la chaussée toute verte de l'herbe qui pousse entre les pavés inégaux. La plupart de ces maisonnettes sont bien

branlantes, leurs portes déjetées, leurs fenêtres vermoulues ; mais sous leur fraîche couche de peinture, toutes ces choses ont un air de grande propreté, que rehaussent des rideaux blancs à toutes les fenêtres ; et derrière celles-ci des pots de géraniums jettent partout leur note vive. On dirait une villegiature sortie depuis longtemps de sa boîte et dont les couleurs retapées reproduiraient, tant bien que mal, le naïf coloris d'autrefois.

Réduit à quelques prescriptions de propreté, le règlement laisse à chacun la liberté, la plus grande. Le logement est gratuit ; pour le reste, les uns se nourrissent chez eux comme ils l'entendent, les autres trouvent dans l'établissement un restaurant d'un prix modique.

Des conférences, des fêtes organisées librement par les villégiaturants eux-mêmes, offrent aux nouveaux hôtes de la Chartreuse, venus de mondes très divers, une occasion de se voir pour essayer de se comprendre et de fraterniser.

Les enfants ne sont pas oubliés. On danse beaucoup au Monastère, et les petits pieds trépigent en cadence dans la salle où, naguère, discutaient gravement les pères.

Dans les grands couloirs voûtés où marchaient à pas feutrés les diseurs de paternités, on entend maintenant la voix fraîche des bambins que l'écho semble répéter avec un étonnement joyeux.

Ajoutons que, très respectueux de l'esprit de la Société, les secrétaires de l'Œuvre, comme le directeur de la Chartreuse, M. Garbe, font de leur mieux pour rendre le séjour agréable à tous. Le meilleur procédé consistait pour cela à épargner la moindre contrainte aux villégiaturants, et ils s'en acquittent on ne peut mieux.

Toutes nos félicitations aux organisateurs d'une œuvre digne de la belle devise de l'abbaye de Thélème : « Fais ce que voudras. »

R. D.

Propos d'un Malthusien

Un conseiller municipal parisien, septuagénaire à l'abri du besoin, émet, dans le *Journal*, une idée originale et admirable.

« Après tout, prétend-il, la patrie n'a que faire des vieux ; elle est trop bonne de leur distribuer, même parcimonieusement, pensions, secours, aumônes ; l'argent consacré à atténuer les misères de leur derniers jours servirait plus utilement à préserver de la mort les nouveaux-nés. »

La chair à travail, toute jeune et toute fraîche, donne l'espérance de faciles et rémunératrices exploitations.

En conséquence, le conseiller municipal compte demander à l'Assistance publique de rogner le plus possible sur le budget déjà maigre des vieillards désormais inutiles, pour augmenter les

sommes insuffisantes attribuées aux enfants.

Tel un sauvage, ce sénile repopulateur n'hésite pas à hâter la mort des vieux pour conserver la vie des jeunes.

L'espoir du disciple de Piot est chimérique, bien entendu. Même en affectant tout le budget des vieillards aux soins des nouveaux-nés, on ne réussira pas à sauver les innombrables mômes que l'ignorance et l'insouciance des prolétaires appellent à la vie.

Je veux simplement marquer par cet exemple l'incohérence des repopulateurs bourgeois.

Ils affectent volontiers des allures de philanthropes et de moralistes supérieurs, mais dans l'impossibilité où ils se trouvent d'assurer une vie normale à chacun, ils doivent sacrifier les uns ou les autres, immoler les uns aux autres. En favorisant d'un côté, ils meurtrissent de l'autre. Ils déplacent les difficultés, répartissent autrement les douleurs, mais douleurs et difficultés subsistent.

C'est pour cela, me dira le socialiste ou l'anarchiste, qu'il faut instaurer un autre régime.

Sans doute, mais tout régime, quel qu'il soit, aussi beau qu'on le puisse rêver, est condamné aux mêmes incohérences, aux mêmes difficultés, aux mêmes douleurs, s'il n'est pas néo-malthusien.

La nécessité de limiter les naissances résulte de phénomènes naturels indépendants des combinaisons d'organisation sociale. Les régimes socialistes, les régimes anarchistes y sont soumis comme le régime actuel. Et s'ils n'en tiennent pas compte, ils périront.

Quand les individus n'acceptent pas généralement comme une nécessité sociale, comme une nécessité morale, je dirai volontiers comme une religion sociale, la limitation des naissances aux ressources du groupe, il y a lutte pour la vie, il y a des vaincus, des sacrifiés, il y a inévitablement mauvaise organisation sociale.

G. Hardy.

Dénouons toutes les Infamies

Puisque la campagne contre Biribi commence à porter ses fruits dans la masse populaire, il ne sera pas superflu, je crois, de démontrer aux socialistes et aux pseudo-libertaires qui croient faire œuvre utile en demandant le transfert en France des compagnies de discipline, que les atrocités subsisteront.

En effet, derrière les hautes murailles des maisons d'arrêt, maisons centrales et de réclusion, les mêmes férociétés qui sont à l'heure actuelle dévoilées par la mort d'Aernoul, sont perpétrées tous les jours.

La justice qui, suivant le code, ne châtie point, mais prévient ou empêche de nuire, emploie les mêmes moyens

La Valeur de l'Education DANS LA Propagande anarchiste

Il est un certain nombre de points sur lesquels tous les anarchistes sont d'accord ; tous, quelles que soient leurs tendances et les théories particulières qu'ils professent, ont la haine de l'autorité, sous quelque forme qu'elle se manifeste : autorité religieuse, militaire, judiciaire, patronale, etc.

Tous sont d'accord que la vie que nous subissons ne peut nous satisfaire. Ils aspirent à un mieux-être et appellent de tous leurs vœux une transformation sociale.

Mais, lorsqu'il s'agit de rechercher les moyens de réaliser les changements nécessaires pour rendre la vie plus harmonique, les ennemis de la société actuelle se séparent et entendent lutter chacun sur des terrains bien différents.

Tous ont constaté les défauts de l'organisation sociale actuelle ; tous ont la même haine pour ses lois, pour ses coutumes, mais, quand ils remontent à la source, lorsqu'ils veulent rechercher la cause du mal, afin d'en découvrir le remède, ils se séparent nettement.

Les uns disent : c'est l'individu qui fait le milieu ; les autres : l'individu est le produit du milieu.

Les premiers, individualistes ou scientifiques, parlent de l'unité pour arriver au tout ; les autres considèrent l'ensemble.

Et, partant de ces points de vue bien différents, les méthodes employées ne peuvent qu'être dissemblables.

Les anarchistes individualistes s'essaient à changer l'individu en partant de ce principe que rien d'intéressant ne peut se faire avec des individus non débarrassés de leurs préjugés ; rien de solide ne peut se fonder sans que la mentalité des hommes soit changée. Ce sont des éducationalistes à outrance, qui aspirent à transformer l'homme, à le débarrasser de tous ses préjugés pour en faire un être apte à vivre selon la raison, en toute liberté, dans une société enfin composée d'hommes nouveaux.

Les autres, les révolutionnaires, aspirent moins à changer les hommes un par un. Ils veulent agir plus vite, et procéder par bouleversements. Ils aspirent à un mieux-être et ils veulent profiter de tous les mouvements populaires, se servir de tous les mécontentements, aider à toutes les révoltes, pour arriver à secouer le joug, à ébranler la société. S'ils n'espèrent pas qu'après une émeute, — voire même une révolution, — l'autorité sera totalement abattue, ils pensent qu'elle sera du moins ébranlée et que des chocs successifs parviendront enfin à la jeter bas. Pour arriver à un résultat, ils s'adressent à la foule. S'adresser à la foule n'est pas la même chose que chercher des individualités pour les former ; ce n'est pas surtout essayer de changer les unités de cette foule, d'en faire des êtres conscients, débarrassés de toute tare ; c'est s'adresser surtout aux sentiments, c'est profiter de tous les faits pour faire comprendre qu'une vie meilleure est possible, que l'autorité actuelle, sous toutes ses formes, est néfaste, qu'il faut s'unir pour lutter contre elle et l'abattre. C'est une éducation spéciale, qui a pour but unique : amener le peuple à prendre conscience de ses droits et de sa force et le lancer contre la société mauvaise.

Ainsi donc, d'un côté comme de l'autre, qu'il s'agisse d'individualistes ou de révolutionnaires, le moyen employé pour la préparation à une meilleure société est l'éducation.

Il s'agit en ce moment de savoir ce qu'est en réalité l'éducation et l'influence réelle qu'elle peut avoir sur l'être humain.

En somme, nous pouvons dire que l'éducation est l'ensemble de tous les faits extérieurs à l'individu, et qui ont une influence sur sa vie.

Lorsque l'enfant naît, il apporte déjà, avec son hérédité et son atavisme une série de tendances qu'il tient, soit de ses parents directs, soit de ses ascendants plus éloignés et en même temps de sa race tout entière. C'est un petit être fragile, dont la vie dépend

absolument de ceux qui l'entourent et pourtant c'est déjà une individualité bien marquée, différente de celle d'un enfant du même âge et élevé dans les mêmes conditions.

Si aucune volonté n'intervenait durant la jeunesse de deux ou trois enfants, il est bien évident que tous les trois se développeraient suivant leurs penchants, avec des tendances peut-être très différentes. Mais dès le jeune âge, l'éducation intervient pour contraindre l'enfant son hérédité et transformer les facultés qu'il a apportées en venant au monde.

Tel le jeune arbre qui se prête sans effort au redressement du tuteur, l'enfant subit sans trop de difficulté l'influence de l'éducateur, des éducateurs, devrais-je dire, car ils sont nombreux : il y a d'abord celui ou celle qui s'occupe plus particulièrement de lui, puis il y a le milieu, c'est-à-dire les enfants qui jouent avec lui, et toutes les grandes personnes qui, par leurs gestes ou leur paroles, l'initient à leur manière de concevoir les actes de la vie.

Sans abdiquer absolument les caractères primordiaux de son individualité, l'enfant qui est un être en formation, dont le cerveau est tout neuf, subit d'une façon très appréciable l'éducation de tous. Très porté à copier, il imite surtout les gestes de celui ou celle qui l'a le plus vivement impressionné ; à sa personnalité propre (composée déjà de celle de ses ascendants directs et de ses ancêtres), il superpose celle de ses éducateurs : grâce à ceux-ci, certains de ses défauts s'atténuent et certaines de ses qualités s'amplifient ou inversement.

A l'école, le même phénomène continue : l'instituteur qui a pris de l'enfant la première place comme éducateur, façonne son élève, essaie de cultiver en lui ce qu'il juge bon et d'extirper ce qu'il trouve nuisible.

Ainsi que je le disais tout à l'heure, l'enfant est sensible à l'éducation, qu'elle soit physique ou intellectuelle.

Comme ses os flexibles peuvent être assez facilement déviés ou au contraire redressés, de même son cerveau peut subir l'influence des éducations parallèles qui l'impression-

nent : éducation familiale, éducation scolaire, éducation du milieu.

Et cependant qu'on ne se y trompe pas trop : une éducation quelle qu'elle soit, de quelque façon qu'elle se soit exercée, n'arrive jamais chez l'enfant à annihiler les caractères apportés à la naissance : le tempérament si vous voulez. Il suffit pour s'en rendre compte d'étudier séparément des enfants qui ont vécu dans les mêmes milieux, qui ont été élevés de façon semblable par les parents ; qui ont, à l'école, entendu les mêmes leçons, qui ont subi la même dose d'autorité. Ils ne sont pas assimilés aux leçons de la même façon. Chacun s'est transformé selon son tempérament, selon ses tendances.

Comme on n'arrive pas à faire un nerveux d'un lymphatique, la même éducation distribuée à des centaines d'enfants ne donne pas des résultats semblables, ce qui a, du moins, le mérite incontestable de varier un peu les individus.

Mais alors, et ceci est grave, nous arrivons à nous poser cette question : « L'enfant, grâce à sa faiblesse, à la souplesse de son intelligence, et à sa faculté de réceptivité est très sensible à l'éducation ; il subit l'influence du milieu et se développe dans la direction qui lui a été donnée, quoi qu'en gardant en partie son caractère propre, son tempérament. Mais arrivé à l'âge d'homme, lorsque le milieu a exercé sur lui toute son influence, quand il s'est bien imprégné de toutes les idées courantes et admises, qu'il a fait siens les préjugés, les mœurs, les coutumes actuels, peut-il être sensible à une nouvelle éducation, surtout si cette seconde éducation doit avoir pour but de détruire tout ce qui a été édifié jusqu'ici ? »

Voilà tout le problème que nous avons à résoudre.

En effet, si nous considérons l'ensemble des individus, nous constatons que l'immense majorité a reçu une éducation qui la rend réfractaire à nos idées.

Dans toutes les familles, dans toutes les écoles, partout, l'enfant a entendu vanter les bienfaits de l'autorité ; il a été bercé

(1) Conférence faite par Anna Mahé le mercredi 7 septembre 1910, rue de l'Hôtel-de-Ville, salle de la Libre Discussion.

(A suivre)

Anna Mahé

mis en vigueur par les barbares tortionnaires de Biribi : les poucettes, les fers, la barre de justice, la camisole de force, la cellule, la tombe, etc., tous ces instruments de torture servent à chaque instant dans les prisons de France.

J'ai eu l'avantage, étant incarcéré à la maison centrale de Nîmes, d'envoyer à M. Combes, alors ministre de l'intérieur, un mémoire où j'accusais nettement le directeur de ladite prison, M. Verdier, et le docteur Perrier, d'être les assassins du nommé Padovanni et d'un Italien dont j'ai oublié le nom, lequel fut, en plus de sa peine, condamné à trois ans de prison pour s'être révolté contre le gardien-infirmier qui le privait méchamment de nourriture, ce qui le conduisit au suicide.

Un homme peut avoir commis toutes les bêtises résultant d'une mauvaise éducation, ou encore de la misère, et c'est bien souvent le cas, ou enfin par alavisme, mais on n'a pas le droit, par ce qu'on est sûr par sa situation de l'impunité, d'assassiner cet homme sans défense.

Puisque ces hommes ont commis, d'après la société, des méfaits, et qu'il est impossible, par l'imbécillité et la veulerie humaines, de les faire sortir, qu'ils subissent leur peine ; mais que des gardiens inhumains les vouent à la mort par des brutalités sans nom, cela est intolérable. Nous devons à tout prix empêcher ces assassinats !

Et que dire d'un malheureux qui, comme Antoine Lousteau, doit pendant trente ans subir l'isolement, cela pour avoir commis, étant militaire, des futilités telles que : vol d'une boîte de conserve, refus d'obéissance, laceration d'objets de literie ?

Il nous faut clamer à tous les échos que la Justice n'est qu'une inquisition d'Etat au service des possédants.

Il faut que le peuple sache que la Cour d'assises d'Aix-en-Provence fut obligée de porter le deuil pendant vingt-cinq ans, à cause d'un condamné à mort reconnu innocent, afin que puisse se faire la révision des procès de Renard et Brière.

Il faut que le prolétariat soit moins sévère pour ceux qui ne sont que les victimes d'une société pourrie.

Allons, à l'œuvre, camarades, que ceux qui connaissent des faits de ce genre nous les transmettent, afin que nous puissions éclairer l'opinion publique.

Paul Troullé.

Communications

PARIS
Université sociale. — Dimanche 18 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Commune, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassé, de l'Odéon ; Paillette, Lanoff, Lucienne Désir, André, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le cultivateur de Chicago*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du vingtième arrondissement. — Salle du Foyer Populaire, 5, rue Henri-Chevreau. Ordre du jour : La nouvelle brochure. Tous les camarades ayant souscrit sont priés d'être présents.

La Libre Recherche. — Cercle d'Etudes sociologiques du quartier Latin. Vendredi 16 septembre, à 9 heures du soir, au local habituel du groupe, 26, rue des Carmes (cité Dubourg), conférence par le camarade Boudon sur « l'Utilité sociale de l'Art ». Invitation cordiale à tous.

Groupe d'Education libre de l'Ebenisterie. — Samedi, à 8 heures et demie, 2, rue Saint-Bernard, 11^e arrondissement, causerie par un camarade.

Cours de chant diction et solfège. — Ch. d'Avray rappelle aux camarades qu'ils se fassent inscrire au plus vite pour les cours qui vont s'ouvrir rue de Bretagne, lui écrire, 28, rue Saurvargues, Paris.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau, anciennement causeries Populaires des 19^e et 20^e. — Mercredi 21 septembre, réunion causerie entre camarades.

Jeunesse révolutionnaire de la Seine. — Jeudi 15 septembre, bar Châtel, 1 bis, boulevard Magenta, conférence publique et contradictoire sur le « Syndicalisme et la Révolution ».

Orateurs : Francis Sey et Poujou. P.-S. — Tous les camarades sont invités à être présents, une communication importante leur sera faite.

La Libre Discussion. — Causeries du 4^e, 60, rue de l'Hôtel-de-Ville, Mercredi 21, à 8 heures et demie, causerie par Ferral, sur la « Morale anarchiste ».

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens. — Section du 18^e arrondissement. — Nous invitons cordialement les camarades et leurs compagnes à assister à la réunion qui aura lieu le samedi 17 septembre, à 9 heures, au Restaurant Coopératif de Montmartre, 7, rue de Trétigne.

Pour la création de Groupes, demander les renseignements à la Fédération des Groupes Ouvriers Néo-Malthusiens, Maison du Peuple, 49, rue de Bretagne, Paris.

Groupe théâtral du XX^e. — Groupe de propagande sociale par le théâtre. — Camarades, vous êtes instamment priés d'assister à la Réunion-Répetition qui aura lieu le vendredi 16 et le mardi 20 septembre, à 8 h. 3/4 du soir, au Siège du Groupe, Foyer populaire, 5, rue Henri-Chevreau.

Ordre du jour : 1. Lecture de la correspondance ; 2. Colisation et adhésions ; 3. Répétitions des pièces ; 4. Scrupules et quel'un trouble la fête.

Notre Famille. — Vendredi 16 septembre, à 9 heures du soir, 10, rue Rempal, dernières inscriptions pour le Dimanche 18 ; Excursion à

Epône, visite à l'Avenir Social, œuvre de solidarité éducative, sous la direction de Mme Madeleine Vernet.

Pour permettre à tous nos Sociétaires de se rendre compte de ce que peuvent le dévouement et la ténacité, nous leur offrons cette excursion au prix extraordinairement réduit de 4 fr. 50 comprenant le voyage aller et retour, le déjeuner et le café.

Rendez-vous sous l'horloge de la cour du Havre, gare St-Lazare, à dix heures du matin au plus tard.

Groupe littéraire idiste. — Cours gratuits par correspondance. On peut se faire inscrire à n'importe quelle époque.

Les groupes de Paris ou de banlieue qui désirent organiser un cours de « *Lingua Internationalis* » n'ont qu'à écrire, 27, avenue de l'Harmonie, à Bobigny (Seine), pour avoir des professeurs.

Cercle d'Etudes sociales de l'Eglantine parisienne, 61, rue Blomet, le samedi 17 septembre à 8 heures du soir, causerie par un camarade sur le Néo-Malthusianisme ; Organisation d'un meeting pour le départ de la classe, que les copains viennent nombreux.

AUBERVILLIERS
Causeries populaires. — Samedi 17 septembre à 8 h. 30, salle Godefrix, 17, route de Flandre. — Causerie par un camarade.

Groupe d'Etudes sociales de Pontoise (S.-et-O.). — Réunion du Groupe le samedi 17 septembre, à 8 h. 3/4, au Siège Social, 14, rue Delacour (Place du Grand-Martyr). — Importantes décisions.

sions, présence indispensable de tous les camarades.

TOULON
Groupe libertaire. — Réunion le 17 septembre à 8 h. soir, café André, rue de la République. — Causerie, le communisme ou anarchisme individualiste, par le camarade Giraud.

BORDEAUX
Université Populaire. — 23, rue des Menuets, samedi 17 septembre, causerie par le camarade François, sur *Le renchérissement de la vie*. — Invitation cordiale à tous.

MARSEILLE
Groupe d'Education libre. — Les camarades partisans de faire de la propagande anarchiste sont invités à la réunion qui aura lieu le samedi 17 courant, à 9 h. soir, au bar Blanc, boulevard Dugommier. — Emile Dulac, donne une réponse à Joseph à Marseille.

ROUEN
Jeunesse syndicaliste révolutionnaire. — Tous les camarades, réunion, à 8 h. 3/4 du soir, salle 3, Bourse du Travail. — Mercredi 21 septembre, causerie par un camarade, sur le Collectivisme. — Cordial appel à tous.

MOUY
Groupe d'Etudes sociales. — Samedi 17 sept, réunion à 8 h. 3/4, salle Depersin ; Socialisme et Communisme.

LENS
Pour l'unique Organe. — A tous les lecteurs de l'Action Syndicale, du Combat, du Réveil Artésien, à tous les révolutionnaires du Pas-de-Calais et du Nord. Camarades, il y a dans notre région trois

hebdomadaires révolutionnaires : l'Action Syndicale, à Lens ; le Combat, à Tourcoing ; le Réveil Artésien, à Arras.

Plusieurs camarades ont eu l'idée de voir fonctionner en un seul organe ces trois hebdomadaires, faisant valoir des raisons d'économie, d'organisation, de cohésion, et d'unité d'action. Pour solutionner ce problème, qui se pose à l'esprit de tous les camarades de la région, il y aura une REUNION, le dimanche 18 septembre 1910, à 3 heures de l'après-midi, à la Maison du Peuple de Lens, 50, rue de Paris.

Ordre du jour. — 1^o La fusion est-elle possible entre l'Action Syndicale, le Combat et le Réveil Artésien ? 2^o Si oui, comment doit-elle s'accomplir ?

Nous comptons sur la présence de tous ceux qui s'intéressent à cette question. D'ores et déjà, nous demandons aux amis de nous dire le nombre probable de journaux qu'ils comptent vendre dans leurs localités au tour d'eux. Le journal sera à grand format et vendu 5 centimes.

Pour tous renseignements à demander ou à communiquer, s'adresser à B. Broutchou, 22, avenue du 4-Septembre, Lens (Pas-de-Calais).

VIENNE
Causeries populaires. — 11, rue du 4 septembre. — Réunion, tous les Mardis, Jeudis, Samedis. — Mercredi, cours d'Espéranto. — Samedi, Causerie.

Les camarades sont priés de venir à la réunion de samedi, une question très importante, pour le groupe, devant être discutée.

TROYES
Les camarades voulant intensifier la propagande, sont invités à assister à la Réunion du groupe révolutionnaire, salle Guille, 32, rue Thiers, Troyes, le 17 septembre, à 8 h. 3/4 du soir. Communiquer avec Alfred Lefaur, 20, rue de la Trinité et Morperrin, 69, rue Kléber, pour mesures urgentes.

BAYONNE-BIARRITZ-BOUCAU

Réunion de tous les copains, dimanche 18 septembre, à 10 heures du matin, salle de la Bourse à Bayonne ; Préparation du Concert.

N. B. — Les camarades de bonne volonté et particulièrement ceux connaissant les travaux du bâtiment sont priés de venir dès le matin 8 heures, pour aider aux travaux à effectuer dans la salle.

Petite Correspondance

La Libreria Editrice Sociologica e Libertaria (già Casa Editrice Libreria « El Pensiero ») prie les camarades de prendre note de sa nouvelle adresse : Casella Postale 290, où il faut expédier toute correspondance.

Un camarade qu'une maladie et un long chômage ont plongé dans la gêne désirerait vendre sa bibliothèque. S'adresser au camarade A. Dupré, rue Marquée, 4, A Montreuil (Seine-et-Marne), avec un timbre pour réponse.

Les Camarades de Biarritz peuvent écrire à Grandjovan, au Libertaire.

MALLEVAL. — Vous avez raison. C'est par erreur que nous avons mis la mention sur la bande.

CONTRE BIRIBI



L'affiche ci-dessus, tirée en noir et or, est en vente au « Libertaire » au prix de 0 fr. 50 ; 0 fr. 60 franco.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur. Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libertaire, 45, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par 100 exemplaires.

BROCHURES

ANARCHISME	
Les Martyrs de Chicago	0 05 0 10
Aux Jeunes gens (Kropotkine)	0 10 0 15
La morale anarchiste (Kropotkine)	0 10 0 15
Communisme et anarchie (Kropotkine)	0 10 0 15
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine)	0 25 0 30
Entre paysans (Malatesta)	0 10 0 15
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)	0 10 0 15
A B C du libertaire (Lermine)	0 10 0 15
L'Anarchie (Malatesta)	0 05 0 10
L'Anarchie (Giraud)	0 05 0 10
Evolution et Révolution (E. Reclus)	0 10 0 15
Arguments anarchistes (Beaure)	0 20 0 25
La question sociale (S. Faure)	0 10 0 15
Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure)	0 15 0 20
Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave)	0 10 0 15
Le Patriotisme, par un bourgeois, suivi des Déclarations d'Emile Henry	1 25 1 35
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam	0 50 0 60
Rapports au congrès antiparlementaire	0 30 0 45
Les déclarations d'Etivant	0 30 0 45

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat	0 40 0 45
La chair à canon (Manuel Devaides)	0 15 0 20
Aux conscrits	0 05 0 10
Lettres de piqueurs	0 10 0 15
Le Militarisme (Fischer)	0 10 0 15
L'antimilitarisme (Hervé)	0 20 0 25
Colonisation (Jean Grave)	0 40 0 45
Contre le brigandage marocain	0 25 0 30
La Révolte du 17 ^e	0 10 0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire socialiste (Tcherkessoff)	0 25 0 30
La loi des salaires (J. Guesde)	0 10 0 15
Le droit à la paresse (Lafargue)	0 10 0 15
Boycottage et sabotage	0 40 0 45
Le Machinisme (Jean Grave)	0 40 0 45
Grève et Sabotage (Fortune Henry)	0 40 0 45
L'A B C syndicaliste (Georges Yvelot)	0 10 0 15
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettlau)	0 10 0 15
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Sackelberg)	0 10 0 15
Les Maisons qui tuent (M. Petit)	0 10 0 15
Le Salarial (Kropotkine)	0 10 0 15
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	0 10 0 15
Grève générale réformatrice, grève générale révolutionnaire (C. G. T.)	0 40 0 45
Le Syndicat (Pouget)	0 10 0 15
Les lois scélérates	0 25 0 30
La grève générale (Aristide Briand)	0 05 0 10
Syndicalisme et révolution (D' Pierrot)	0 10 0 15
Le parti du travail (Pouget)	0 10 0 15
Le remède socialiste (Hervé)	0 10 0 15
Le désordre social (Hervé)	0 10 0 15
Vers la Révolution (Hervé)	0 10 0 15
Politique et socialisme (Ch. Albert)	0 60 0 65
Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malato)	0 40 0 45
L'illusion parlementaire (Laisant)	0 10 0 15

Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave)	0 10 0 15
La grève des électeurs (Mirbeau)	0 10 0 15
L'école antichambre de caserne et de sacristie (Janvion)	0 10 0 15
Les crimes de Dieu (Sb. Faure)	0 15 0 20
La femme dans les U. P. (E. Girault)	0 15 0 20
La doctrine des Eaux (Extrait des œuvres de Babeuf)	0 50 0 60
Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Griffuelhes)	0 10 0 15
L'action directe (Pouget)	0 10 0 15
Les bases du syndicalisme (Pouget)	0 10 0 15
Les métiers qui tuent (L. M. Bonneff)	0 10 0 15
Les Terrassiers (L. et M. Bonneff)	0 15 0 20
Les Employés de magasin (L. et M. Bonneff)	0 15 0 20
Les Boulangers (L. et M. Bonneff)	0 15 0 20

ANTICLERICALISME ET DIVERS

Réponse aux paroles d'une croyante (Sebastien Faure)	0 15 0 20
Nos Seigneurs les Evêques (Hanriot)	0 05 0 10
Fin de la congrégation, commencement de la Révolution (Gohier)	0 20 0 25
La peste religieuse (Jean Mos)	0 10 0 15
Entretiens d'un philosophe avec le Maréchal (Diderot)	0 10 0 15
Dieu n'existe pas (D. Elmassian)	0 05 0 10
Le Néant (incombustibilité de l'âme) (Lipiaty)	0 10 0 15
La panacée-révolution (Jean Grave)	0 10 0 15
Justice (Fischer)	0 15 0 20
Les Incendiaires, poème (E. Verne)	0 10 0 15
Le procès des quatre (Almeryds)	0 10 0 15
L'éducation de demain (Laisant)	0 15 0 20
L'amour libre (Mad. Verne)	0 10 0 15
L'immoralité du mariage (Chaghi)	0 10 0 15
Pages choisies d'Aristide (Père Barbossa)	0 15 0 20
Opinions subversives (Clemenceau)	0 15 0 20
L'internationalisme, documents (James Guillaume), 15 volumes	5 50 5 60
Les Hommes de révolution (Michel Zévaco, Jean Jaurès, Ernest Vaughan, J. B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gervais-Leduc, La livraison)	0 10 0 15
Vers la Russie libre (A. Buillard)	0 40 0 45
Reflexions sur l'individualisme (Devaldes)	0 80 1 00
La Hiérarchie des pouvoirs (Père Barbossa)	0 05 0 10
L'Anarchie et l'Eglise (E. Reclus)	0 10 0 15
A bas les morts (Girault)	0 05 0 10

CHANSONS

La Muse Rouge (Le père Lapurge), chaque chanson	0 15 0 20
En Normandie, chanson (M. Vernet)	0 10 0 15
Berceuse, avec musique (Madeleine Verne)	0 20 0 25
Chansons de Ch. d'Avray : Chaque chanson	0 20 0 25

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villa	0 10 0 15
franca	0 10 0 15
La mort de Ferrer (Leurs Arguments)	0 10 0 15
Vues de l'Avenir social (12 cartes)	0 75 0 95
Vues de « La Ruche » (12 cartes)	0 60 0 70
Cartes postales anticléricales (10 cartes)	0 60 0 70

VOLUMES

ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkine)	1 50 1 60
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)	2 75 3 25
La Conquête du Pain (Kropotkine)	2 75 3 25

Anarchisme (Elzacher)	3 30 3 50
Les paroles d'un révolté (Kropotkine)	1 25 1 75
La Douleur universelle (Sebastien Faure), nouvelle édition	2 75 3 25
La Révolution et l'Idéal anarchique (Elise Reclus)	2 75 3 25
Œuvres de Bakounine, t. 1 et 2, chaque	2 75 3 25
La Société Future (Jean Grave)	2 75 3 25
Anarchisme (Malato)	2 75 3 25
La Société montante et l'Anarchie (Naguel)	2 75 3 25
L'individu et la Société (Grave)	2 75 3 25
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Delacourt)	3 30 3 50
Temps futurs, Socialisme Anarchique	2 75 3 25
Le Socialisme (Grave)	2 75 3 25
L'inévitable Révolution (Un Proscrit)	2 75 3 25
En marche vers la Société nouvelle (Cornelissen)	2 75 3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato)	2 75 3 25
Le Socialisme en danger (Cornelissen)	2 75 3 25
Socialisme et Anarchisme (A. Hamon), préface de Naguel	3 30 3 50
Réformes, révolution (J. Grave)	2 75 3 25
Psychologie de l'Anarchisme socialiste (Hamon)	2 75 3 25

ANTIMILITARISME, ANTIPATRIOTISME

L'antimilitarisme et la Paix (Gohier)	1 40 1 50
Le Patrie (Gohier)	0 95 1 20
Mon oncle Benjamin (Claude Tillier)	1 80 2 00
Guerre et Militarisme (Jean Grave)	2 75 3 25
Désarmement ou alliance anglaise (Naguel)	3 30 3 50
La Grande Famille, roman (Grave)	2 75 3 25
L'humanité et la Patrie (Alfred Naguel)	2 75 3 25
Sous la casaque (Dubois-Desaulles)	2 75 3 25
Biribi, roman (Darien)	2 75 3 25
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulles)	3 30 3 50
Sous le Sabre, roman (Jean Riche)	3 30 3 50
Les Guerres et la Paix (Ch. Riche)	1 35 1 50

HISTOIRE

La grande révolution (Kropotkine)	2 75 3 30
La Commune (Louis Michel)	2 75 3 25
De la Commune à l'Anarchie (Malato)	2 75 3 25
Les Joyeusetés de l'exil (Malato)	2 75 3 25
Les Inquisiteurs d'Espagne, Monjuich, Cuba, Les Philippines (Tardieu del Marmol)	2 75 3 25
Autour d'une Vie (Mémoires), par Pierre Kropotkine	2 75 3 25
Lettres historiques (Pierre Lavroff)	3 60 4 00
La Commune au jour le jour (Reclus)	3 30 3 40
Dieu et l'Etat (Bakounine)	2 75 3 25

SOCIOLOGIE ET EDUCATION

L'entraide (Kropotkine)	3 30 3 50
Histoire des Bourses du Travail (Fernand Pelloutier)	3 30 3 50
Précis de Sociologie (Palante)	2 50 2 75
Combat pour l'individu (Palante)	3 25 3 40
L'individu contre l'Etat (H. Spencer)	2 20 2 50
La Vie ouvrière en France (F. Pelloutier)	3 30 3 50
L'Amour libre (Ch. Albert)	2 75 3 25
Révolution chrétienne et révolution sociale (Ch. Malato)	2 75 3 25
La Sociologie d'après l'ethnographie (Ch. Letourneau)	4 50 5 00
Observations sur le développement de l'enfance (Gabriel Giroud)	1 35 1 50
L'Education morale, intellectuelle et physique (Spencer)	2 30 2 25

SCIENCES, PHILOSOPHIE

L'initiation mathématique (Laisant)	2 30 2 25
L'initiation astronomique (Flammariou)	2 30 2 25

Initiation mécanique (C.-E. Guillaume)	2 30 2 25
Initiation chimique (G. Darzens)	2 30 2 25
La Séparation intégrale (E. H. Clémont)	2 50 2 70
L'Ethique (Spinoza)	0 95 1 20
Philosophie du déterminisme (J. Sauter)	2 75 3 25
L'Athéisme (Le Dantec)	3 30 3 50
L'Unique et sa Propriété (Slimer)	2 75 3 25
Les Primitifs d'Australie (E. Reclus)	3 30 3 50
Origine des espèces (Darwin)	2 50 3 10
L'Homme selon la Science (Louis Buchner), trad. de Ch. Letourneau	2 30 2 25
Force et Matière (Louis Buchner), trad. de A. Regnard	2 30 2 25
La Religion (André Lefèvre)	4 50 5 00
Origines de l'Homme (Haeckel)	1 10 1 10
Religion et Evolution (Haeckel)	1 50 1 65
Le Monisme (Haeckel)	1 10 1 10
Descendance de l'Homme (G. Bolsche)	1 50 1 65
L'Evolution des mondes (Nergal)	2 40 2 60
Merveilles de la Vie (Haeckel)	2 40 2 60
Origine de la Vie (H. Pargame)	1 50 1 70
Histoire de la Terre (Ch. Sauerwein)	1 50 1 70
Histoire de la Création (H. Haeckel)	3 30 3 40
Nature et science (L. Buchner)	6 20 7 50
Philosophie, zoologie (Lamarck)	4 90 2 25
Qu'est-ce que la morale ? (Spencer)	4 90 2 25
La Géologie, par Guéde	4 90 2 25
La Biologie, par Letourneau	4 90 2 25
La Botanique (J. L. de Laessan)	1 90 2 25
La Préhistoire (S. et A. de Mortillet)	1 90 2 20
La Préhistoire (J. Laumonnier)	4 90 2 25